

UNE ROSE POUR VIOLETTE

Françoise d'EAUBONNE
Romancière

Quand, en 1966, Simone de Beauvoir me fit rencontrer Violette Leduc je fus frappée par la distance entre son mérite littéraire et son peu de succès auprès des lecteurs. Le livre qui la fit connaître du public, *La Bâtarde*, n'était pas plus un chef d'œuvre que ses titres précédents ; des titres comme *Ravages* ou *La Vieille fille et le mort* auraient dû être salués par la critique autant que ce dernier roman. De même, on a pu s'étonner que *L'Amant* de Marguerite Duras ait remporté un tel triomphe alors qu'elle était déjà la romancière de *Hiroshima mon amour* et de *Des Journées entières dans les arbres* qui prouvent des qualités aussi éclatantes ; mais la fortune littéraire est ainsi, et comme la foudre elle porte des coups capricieux. Violette qui devint pour moi une amie constante, et en qui je n'ai jamais trouvé les traits difficiles et les inégalités dont beaucoup se plaignirent, m'avait déconcertée avant cette rencontre lorsque j'avais lu ses premiers ouvrages. Je crois comprendre la raison de son peu d'approche du public avant le succès de *La Bâtarde* en pleine époque de ce qu'on a appelé la société de consommation, et au moment où s'ébauchait déjà la libération sexuelle, la revendication générale de jouissance était le trait le plus marquant de ces années gaulliennes ; une œuvre comme celle-là, un seul long cri *d'affamée, d'asphyxiée*, détonnait cruellement au milieu du concert. Faim d'amour, asphyxie de solitaire, ressassement infini de cet « océan de larmes » comme elle se baptisait elle-même, voilà qui irritait et décontençait le lecteur français de ces années-là. Si *La Bâtarde* apporta à Violette une juste revanche, ce fut surtout en raison de la hardiesse des tableaux de mœurs et du cruel miroir où l'auteur osait se refléter pour tendre à son lecteur un exemple imprévu de regard sur soi-même ; les qualités d'écritures, si brillantes et si originales, qui existaient déjà dans les œuvres précédentes, ne furent prises en considération qu'après le plaisir de ce premier scandale qui fit monter les tirages.

Sartre a dit des écrits de Genet que c'était « l'épopée de la masturbation » ; de ce qu'a livré Violette Leduc on peut dire qu'il s'agit d'un « cantique de la frustration ». La frustration est déjà un sujet gênant et dérangeant pour le Français déterminé à consommer, à jouir, à vaincre ; même s'il n'y arrive pas, il doit au moins faire semblant d'avoir réussi. Sinon, il passe pour *un pauvre type*, la pire hantise de nos concitoyens. Un auteur qui en fait le sujet de son autobiographie peut échapper à ce jugement s'il considère ses privations et ses déceptions comme le point de départ d'un combat, le marchepied pour se hisser vers la revanche ; le frustré ne peut être acceptable que frémissant de rage et prêt à tout pour quitter l'escalier de service ; « à nous deux Paris ! » Mais faire de ce sort pire que le malheur ou la maladie l'objet d'un onirisme, le sujet d'une illumination, l'inspiration *d'un chant profond* à l'espagnole, d'un hymne à ces sphères célestes où l'on n'a pas pénétré et ne pénétrera sans doute jamais, voilà qui est proprement insupportable. Surtout chez une femme aussitôt taxée de masochisme et, de ce fait, accablée par le mépris d'une culture patriarcale qui n'admet que les victimes silencieuses ou, à la rigueur, revanchardes, mais couronnées de succès.

Voilà sans doute la principale raison pour laquelle le public français se détourna si longtemps avec humeur d'une écrivaine si prodigieusement douée que l'admiration aurait dû accueillir les premiers de ses essais. Il faut relire la critique de l'époque, aussi bien celle de droite avec les « foudres dérisoires » (dixit Sartre) du *Figaro*, que celles de gauche où l'ineffable Théophraste Renaudot (pseudo d'André Wurmser) sévissait dans les *Lettres Françaises* grâce au stylo effarouché d'un Père la Pudeur. « Ce n'est pas un peu ignoble, ce que vous faites là ? » osa écrire un autre collaborateur de ce journal, thuriféraire de cette Elsa Triolet dont nul n'aurait souvenance si elle n'avait pas été Mme Louis Aragon. Les exemplaires signés à foison par la débutante, au moment du service de presse, tombaient dans un gouffre aussi dépourvu de fond que le tonneau des Danaïdes. « À quoi sert que j'en envoie tant, même gratis, on ne les lit pas », me disait Violette en pleurant dans le café des Deux Magots.

À ce handicap s'ajoutait ce que fut le fléau, le vautour dévorateur de foie, le vampire attaché à l'infortunée : ce qu'elle appelait sa laideur. L'exagération est manifeste ; Simone de Beauvoir l'a proclamé dans sa préface à *La Bâtarde* ; la disgrâce physique n'empêcha pas Violette de se marier, ni de vivre une longue liaison homosexuelle et plus tard une aventure masculine qui, à l'âge de cinquante ans, révéla totalement sa féminité. Mais encore une fois l'époque jouait contre elle, car la connaissance d'une variété d'attraits fort différents dans l'aspect physique d'une femme est un phénomène relativement moderne. Longtemps, jusqu'aux années contestataires où la dictature de la mode fut radicalement remise en question, on baptisait de sex-appeal un type de « beauté » aussi standardisé que ce jargon venu d'Hollywood. Un certain air d'étrangeté, un désordre des traits, le cachet personnel d'une physionomie hors du commun ne furent découverts que fort tard par le cinéma ; la pire tare d'une femme était de ne pas correspondre au cliché sirupeux des sous-produits de Bardot ou de Marilyn. L'extrême élégance de Violette qui fit croire, à son premier contact avec Beauvoir, qu'elle lui apportait « des confidences de femme du monde » était un combat pathétiquement héroïque contre son gros nez, ses pommettes basses et ses petits yeux qu'elle nommait si lucidement « des malins et des tristes ». Combat toujours reconduit, jamais abandonné et toujours vaincu. Quand elle se proposait de passer du bleu sombre sur ses cils, aussitôt lui venait la comparaison la plus juste et la plus féroce : « Mes cils de cochon ! »

Mais la beauté et l'audace de sa toilette, la grâce d'une silhouette qui fit de grands couturiers lui prêter des robes, la justesse des détails de sa parure, tous ces dons se retrouvent dans la réussite de son écriture. Elle fut ravie que je l'aie constaté dans la page que je lui consacrai au cours de mon travail sur Isabelle Eberhardt à qui elle ressemble sur plus d'un point (la marginalité, la neurasthénie aiguë, les mœurs insolites, la passion d'écrire, le soin vestimentaire.) Son adjectif toujours stupéfiant de justesse et la rigueur de ses paragraphes offrent à la sensibilité du lecteur le plaisir esthétique que peut inspirer la vue d'un mannequin de haute couture. Quand elle parle de son travail, Violette emploie souvent des comparaisons rustiques qui étonnent ; elle se juge comme un bœuf lourdement attelé qui peine en tirant sa charrue, elle parle de sa phrase « asthmatique » : alors que nous, ses lecteurs, n'y voyons qu'une sobriété difficile qui coupe la pensée en morceaux d'une brièveté de fléchettes, remarquables par leur exactitude à piquer droit sur le sens. Là aussi, toute la légèreté de l'élégance, comme ses longues jambes d'archère.

Ce contraste entre un masque disgracié et un corps de déesse que Maurice Sachs a si sadiquement évoqué dans le portrait, nommé « Lodève », de la femme qu'il exploita et désespéra, mais qu'il poussa à écrire, on peut également le rapprocher de la contradiction entre cette faim des êtres, - hommes ou femmes - qui caractérisait si douloureusement la romancière, et cette impossibilité de vivre avec qui que ce soit. Toujours aussi lucide, elle l'a signalé dans *La Folie en tête* : « Je hurle de solitude et je ne supporte personne ». Une de ces formules étincelantes qui peignent une situation sans recours, de même en ce qui concerne la défense d'enfanter venue de sa mère : « Elle a mis la police dans mes ovaires... » Comment résumer plus lucidement le vampirisme d'une génitrice ?

La proclamation de sa propre bassesse, de sa propre indignité, ce qui révolta tant le public des années 50, on n'en trouve pas d'autre exemple - hormis Genet, dans les œuvres de cette période. « Je me voulais statue sur mon socle. Je suis limace sur mon fumier ». L'auto-dévaluation de soi, à ce point, engendre la névrose, à moins d'en être le résultat ; mais de tout déséquilibre peut naître la création, et de ces ténèbres vient à nous, parfois, la lumière. Ainsi Fideline, la grand-mère fée, dont les larmes tombent sur les grains de café qu'elle grille, quand elle constate avec sa petite-fille : « L'amour n'est pas notre destin ». (*L'Asphyxie*).

De tous les livres de Violette (cet auteur du je, non du il ou elle), celui que je place le plus haut est *La Vieille fille et le mort*, antithèse diaboliquement trouvée avec *Le Jeune homme et la mort*. Cette femme si profondément frustrée qui nourrit sa solitude de regards dérobés, de contacts fortuits, qui se juge « limace sur son fumier » parce qu'on ne l'aime pas, ne peut l'aimer, voit un jour franchir sa porte un

inconnu qui tombe, à peine entré, mort. Ce corps masculin est à sa portée, livré entièrement, chaud encore, elle peut l'étendre sur une table, disposer ses membres, elle est seule avec lui comme avec un amant. Que fait-elle donc, cette dévorée de famine, avec ce cadeau des enfers ? Elle le regarde, vide sa poche d'un ticket de métro, puis... Puis elle lui cire les souliers.

Je tiens cette scène pour un des sommets de la littérature française contemporaine. On a tous tué Violette Leduc à force de ne pas l'aimer. Le moment est venu de rendre les chaussures de cette morte éclatantes comme des soleils.

(Actes du colloque Violette Leduc, organisé à l'Université Charles-de-Gaulle à Lille 3, les 15 et 16 mars 1996, Éditions du Conseil scientifique de l'Université Charles-de-Gaulle – Lille 3, textes réunis par Michèle Hecquet et Paul Renard)

